

Gabaath s'accorderait mal avec ce qui est raconté des mouvements stratégiques d'Israël avant la lutte contre les Benjamites, et Eusèbe n'était peut-être pas trop mal inspiré quand il la cherchait du côté de Kariath-Jearim.

La seconde hypothèse se fonde sur l'étymologie de *Ramathaim*, « les deux Ramatha », et M. Guérin croit avoir trouvé, en effet, sur ce pic isolé, la place de deux villes, l'une au flanc de la colline, l'autre à son sommet, celle-là étant la cité principale où Samuel avait peut-être sa maison paternelle¹, celle-ci se composant uniquement des *Naioth* ou demeures des prophètes, au milieu desquelles le juge d'Israël vivait, et où il fut enseveli². Sur ce haut lieu il semble naturel qu'on ait offert des sacrifices à Jéhovah. Malheureusement pour l'hypothèse, Ramathaim veut dire les Deux-Montagnes, et ici il n'y en a qu'une. En outre, ce nom se complique de celui de Sophim, qui indique peut-être le territoire de Zuph, situé loin d'ici.

Mais est-il sûr que la ville décrite au premier livre des Rois fut Ramathaim? Samuel était-il dans la cité de son père quand Saül, cherchant ses ânesses, vint le consulter? Rien ne l'indique clairement. Au contraire, des jeunes filles allant puiser de l'eau à la fontaine disent aux deux voyageurs que le Voyant vient³ ce jour-là dans leur ville. Et, en réalité, on sait que Samuel faisait annuellement

¹ I Rois, ix, 25.

² I Rois, xix, 18-20; xxv, 1; vii, 17.

³ I Rois, ix, 12.

la tournée d'Israël, pour juger le peuple et lui rappeler les droits de Dieu. En tout cas, s'il était à Ramathaim, comme en le quittant pour rentrer chez son père, à Tselah¹ ou à Gabaath, Saül doit passer près du tombeau de Rachel², il faudrait chercher Ramathaim en dehors des montagnes d'Éphraïm, ce qui serait positivement contre l'Écriture³. Toutes ces hypothèses semblent donc très hasardées, et ce qu'il y a de plus clair, c'est l'ignorance complète où nous sommes d'une multitude de localités jadis célèbres, et aujourd'hui complètement disparues, surtout dans la zone où nous entrons maintenant.

Ainsi il faudrait trouver sur nos pas les ruines de Nob, cette ville sacerdotale où David vint demander à Achimélec les pains de proposition et le glaive de Goliath, enveloppé dans un drap derrière l'éphod. L'Écriture laisse visiblement entendre⁴ que Nob était près de Gabaath, la demeure royale de Saül. Or Gabaath était, d'après Josèphe, à trente stades au nord de Jérusalem, sans doute à Tell-el-Fûl, que nous allons atteindre dans un quart d'heure. En outre Nob, d'après le second livre

¹ II Rois, xxi, 14.

² I Rois, x, 2-5. L'expression *be-tseltsach*, que la Vulgate traduit par *in meridie*, comme si Samuel avait voulu préciser la situation du tombeau, a été entendue par les Septante des voyageurs que Saül devait rencontrer, et qui *marchaient vite*. D'autres y voient le nom d'un village à la frontière de Benjamin.

³ I Rois, i, 1.

⁴ I Rois, xxi et xii,

d'Esdras¹, se trouvait près d'Anathoth, et Isaïe fixe sa place en vue de Jérusalem, lorsque, décrivant la marche foudroyante des Assyriens à travers le pays, il s'écrie :

Encore un jour d'arrêt à Nob,
Et il menace de sa main la montagne de la fille de Sion,
La colline de Jérusalem².

A notre droite, et vis-à-vis le petit village de Chafat, qui n'a, je pense, rien de commun avec Masphat, — on ne pourrait, en effet, y trouver qu'un fort médiocre *observatoire*, — nous remarquons une colline de forme conique, Tell-es-Sôma, au sommet de laquelle sont quelques ruines, des citernes à moitié comblées et des pierres d'assez médiocre appareil. Celles-ci tendent à disparaître chaque jour, emportées sur des ânes et des chameaux par les maçons de Jérusalem. Des débris de maisons et des traces de rempart s'étendent sur le versant de la colline. Est-ce là Nob? Plusieurs l'assurent. De son sommet on voit le mont Sion. Mais cela suffit-il pour conclure qu'ici fut la ville où l'armée assyrienne fit sa dernière halte?

Plus plausible semble l'identification de Tell-el-Foùl avec Gabaath de Saül; non pas que son nom actuel, la *Colline des Fèves*, ait peut-être rien de commun avec ses antiques souvenirs³, mais cette

¹ II, Esdras, xi, 32.

² Is., x, 32.

³ La consonnance de Fouïl et Saouïl est pourtant à noter, la signification de Gabaath étant à peu près la même que celle de Tell, *colline*, et *Gabaath Saoul* étant le nom complet de l'antique cité.

localité est assez exactement à la distance que Josephé indique à partir de Jérusalem. L'historien juif dit, en effet, que Titus, marchant sur la ville sainte, vint de Gophna à Gabaath-Saoul. Il se trouvait là à trente stades environ de la capitale¹, soit les six kilomètres que nous avons parcourus. Ce fut, d'après saint Jérôme, la dernière station de sainte Paule avant d'entrer dans Jérusalem. Il constate qu'à cette époque Gabaath était déjà complètement ruinée. Ces débris d'une vaste tour rectangulaire au sommet du Tell, à notre droite, marqueraient donc la place de la vieille ville de Saül. On y voit, entre ses quatre murs, un puits carré d'une disposition singulière. Est-ce là la citadelle de ces vaillants, mais criminels Benjamites, qui tinrent tête un moment à tout Israël? Est-ce sur cette hauteur que Saül s'asseyait à l'ombre du grenadier, la lance à la main, entouré de ses fidèles et donnant un libre cours à sa haine jalouse contre David? Est-ce là que Doëg, le chef des bergers, remplit si odieusement le rôle de délateur, racontant ce qu'il avait vu à Nob pendant qu'il était devant l'Éternel? C'est possible. Ces rochers auraient donc été rougis du sang d'Achimélec et des quatre-vingt-cinq hommes portant l'éphod de lin, accusés devant le roi d'avoir favorisé la fuite du fils de Jessé. Les coureurs qui étaient allés les prendre à Nob refusèrent de tremper leurs mains dans le sang des prêtres, et c'est à l'Édomite, leur dénonciateur,

¹ B. J., v, 2.

que revint le rôle odieux de les immoler sans merci. En même temps, Saül faisait tout massacrer à Nob, bêtes et gens. Ici se passèrent ces délicieuses scènes d'amitié entre David et Jonathas, qui consolent un peu de la folie furieuse du malheureux roi contre le héros d'Israël. C'est peut-être dans ce ravin que David se tenait caché quand Jonathas lançait des flèches, en criant au serviteur qui allait les ramasser les paroles convenues pour déterminer son ami à prendre la fuite. Là ils s'em brassèrent et pleurèrent ensemble. David surtout pleura beaucoup. Et Jonathas lui dit : « Va en paix. Devant l'Éternel, nous nous sommes promis une amitié qui ne finira plus! » Et David s'en alla à Nob, et Jonathas rentra à Gabaath ¹.

La ville, comme les ruines l'indiquent encore, devait s'étendre jusqu'au bas de la colline. C'est ici qu'un soir arriva avec sa femme, son serviteur et deux ânes, le lévite d'Éphraïm. Il était parti tard de Bethléhem, et bien que le jour baissât, n'ayant pas voulu s'arrêter à Jébus, où n'habitaient pas encore les enfants d'Israël, il atteignait Gabaath au soleil couchant. Sauf le logement, il avait tout pour passer la nuit, car il portait avec lui la nourriture de sa femme, de son serviteur et de ses bêtes. Or ils attendaient sur la place publique, et personne ne leur offrait l'hospitalité, quand un vieillard des montagnes d'Éphraïm, transplanté à Gabaath par hasard et revenant des champs, les

¹ I Rois, xx.

vit et les reçut chez lui. On sait le reste, et comment le lendemain le Lévite, qui avait dû, pour éviter un crime plus odieux encore, livrer sa femme aux hommes de Gabaath, trouva la malheureuse étendue à l'entrée de la maison, les mains sur le seuil de la porte. Il lui dit : « Lève-toi et allons-nous-en. » Elle ne répondit pas, car elle était morte. Il emporta sur son âne ce cadavre souillé, et rentré dans sa demeure il le coupa en douze morceaux, pour adresser avec chacun d'eux sa protestation sanglante à tout Israël. L'émotion fut grande partout, et on jura de punir les infâmes de Gabaath. Mais la tribu de Benjamin refusa de les livrer et soutint la lutte contre tout Israël réuni. Malgré ses sept cents hommes d'élite, gauchers, qui pouvaient avec la fronde lancer leur pierre à un cheveu sans le manquer, les Benjamites, pris dans une embuscade, furent tous passés au fil de l'épée, sauf six cents qui s'enfuirent vers le désert et se cachèrent au rocher de Rimmon. Les villes furent brûlées et les femmes massacrées ¹. Israël avait juré à Maspha que nul ne donnerait désormais sa fille à un Benjamite, et on put croire un moment que la onzième tribu allait disparaître d'Israël.

Sur cette montagne, du consentement de David, pour apaiser le courroux du ciel, les Gabaonites mirent en croix sept hommes d'entre les descendants de Saül, leur persécuteur ². Deux, Armoni et

¹ Juges, xix et xx.

² II Rois, xxi.

Méphisboeth étaient fils de Respha. La malheureuse mère étendit ici son cilice contre une pierre, et pendant de longs mois, depuis la moisson jusqu'à ce que la pluie tombât sur eux, elle protégea contre les bêtes fauves et les oiseaux du ciel ces deux cadavres aimés. Quand David le sut, il donna ordre d'aller recueillir à Jabès de Galaad les restes de Saül et de Jonathas, pour les ensevelir avec les sept crucifiés, à Tsélah, dans le tombeau de Cis, qui devait être non loin d'ici, peut-être au flanc de l'une de ces collines entourant Gabaath, où Saül avait son patrimoine¹. Ce serait une belle découverte que celle de l'antique tombeau du premier roi d'Israël.

Nous avons à peine le temps de donner un coup d'œil à d'autres ruines que nous voyons çà et là dans le lointain, et auxquelles se rattachent aussi de grands souvenirs. Au sud-est, c'est Anatoth, la patrie de Jérémie. Ses maisons aux terrasses semi-sphériques couvrent un mamelon entouré d'oliviers et d'un gracieux effet. Là fut le champ que, pour rassurer le peuple sur la fin de l'exil, le prophète prisonnier acheta de son cousin Ananéel en disant à Baruch son ami : « Voilà deux contrats, l'un scellé, l'autre ouvert; mets-les dans un pot de terre afin qu'ils se conservent longtemps, car le Seigneur, Dieu des armées, a dit : On achètera encore en ce pays des maisons, des champs et des

¹ Les Septante ont pris Tsélah pour un nom commun et l'ont traduit par ἐν τῇ πλευρᾷ, « sur le côté ».

vignes. » Or à ce moment Jérusalem était cernée par l'armée du roi de Babylone.

En avançant sur notre route vers le nord, El-Djib devient visible à notre gauche. C'est l'ancienne Gabaon, où Josué commanda au soleil de lui laisser achever sa victoire. Là campèrent plus tard les armées de David et d'Isboeth, séparées l'une de l'autre par une piscine. Là eut lieu le combat des douze contre douze. Ils périrent tous au champ des Épées, Helkath-Hatsurim¹. Là tomba, tué par Abner, Asaël, frère de Joab, qui avait les pieds légers comme la gazelle des champs, et dont la mort servit de prétexte à Joab pour assassiner son rival sous la porte d'Hébron. Le village, assez important, est sur une colline autour de laquelle s'arrondissent des escaliers naturels d'un superbe effet. On montre non loin de là une piscine rectangulaire remplie de terre et de décombes, qui fut peut-être la piscine historique séparant les deux armées. A côté et dans une grotte jaillit une source. Gabaon fut un des hauts lieux où l'on adorait l'Éternel avant la construction du temple. Le tabernacle y séjourna longtemps, et Salomon y sacrifia mille victimes, demandant la sagesse comme le meilleur don du ciel.

Les ruines que nous atteignons bientôt à notre droite portent le nom de Kheraïb-er-Ram. Elles se rattachent de fait autant que de nom à celles que nous voyons sur la colline, et qui sont probable-

¹ II Rois, II, 42 et suiv.

ment l'antique Ramah de Benjamin. Ceci fut un faubourg. La ville principale était là-haut. Puisque Ramathaim signifie les deux Ramah, je me demande pourquoi on ne trouverait pas dans ce double site la patrie de Samuel. On y est très sûrement dans les montagnes d'Éphraïm; Elcana montait d'ici à Siloh, et l'identité de nom est assez évidente. En tout cas, Er-Ram correspond pleinement aux indications scripturaires à propos de Ramah de Benjamin, placée entre Gabaath et Beeroth¹, à peu de distance de Gabaath, puisque le Lévitte d'Éphraïm, ne voulant pas s'arrêter à Jébus, se demanda s'il coucherait à Gabaath ou à Ramah². La prophétie d'Isaïe sur la marche de Sennachérib vers Jérusalem donne la même indication, et nous savons comment Baasa, roi d'Israël, essaya de fortifier cette ville, qui était à l'entrée septentrionale du royaume de Juda. Il fut obligé de laisser son entreprise inachevée pour aller défendre ses propres États contre Benadab, roi de Syrie, excité contre lui par Asa, roi de Jérusalem. C'est alors qu'Asa s'empara des matériaux réunis à Ramah et les mit à profit pour fortifier deux places importantes, Gabaath et Maspha³. Josèphe, racontant cet incident de l'histoire juive, évalue à quarante stades la distance entre Ramah ou Aramathon, comme il l'appelle, et Jérusalem⁴. On voit par là, une fois

¹ II Jos., xviii, 25.

² Juges, xix, 13.

³ III Rois, xv.

⁴ *Antiq.*, xiii, 12, 3.

de plus, combien ses appréciations métriques sont fautives.

Ramah a joué un rôle important au temps des Croisades. Une église transformée en mosquée et les restes de la vieille tour au sommet de la colline en sont la preuve. L'une et l'autre furent bâties avec des débris très anciens. Plus j'observe ces vieilles citernes creusées dans le roc, ces pierres de médiocre appareil qui ne présageaient aucunement les constructions salomoniennes, mais que l'on retrouve dans les sites déserts des villes palestiniennes primitives, à Jéricho, à Silo, à Jezraël, à Megiddo, plus je suis porté à croire que c'est bien ici l'antique patrie de Samuel. Quand David, pour éviter la colère aveugle de Saül, se fut échappé de Gabaath par une fenêtre, il se rendit à Ramah auprès du prophète, dit l'Écriture, et lui raconta ce qui s'était passé. Or, comme il était trop sous la main du roi dans cette ville, Samuel l'amena avec lui à Najoth, près de Ramah, lieu plus sûr où le collège des prophètes pouvait le défendre contre un coup de main. On sait comment le spectacle des Voyants qui prophétisaient désarma et fit prophétiser les envoyés de Saül et Saül lui-même, qui, « arrivé à Najoth, près de Ramah, ôta ses vêtements et, prophétisant devant Samuel, se jeta nu par terre tout ce jour-là et toute la nuit. » Quel intérêt n'y aurait-il pas à chercher et à découvrir dans les environs la grande citerne de Sécou, où Saül demanda, peut-être à des bergers abreuvant leurs troupeaux, en quel lieu Samuel

et David s'étaient retirés¹? A mon avis, les indications très précises de l'Écriture s'appliquent fort bien au lieu où nous sommes, et c'est ici la véritable Ramah des montagnes d'Éphraïm, la patrie d'Anne et d'Elcana. Que le surnom de Sophim soit antérieur à Samuel et vienne de *Zouf*, un des ancêtres d'Elcana, ou postérieur et rappelle le collège des Voyants, *Tsophim*, que le grand juge d'Israël y avait créé, peu importe. L'identité de nom, Er-Ram et Ramah, et la concordance des données scripturaires avec ce que nous voyons ici, me semblent décisives.

C'est à Ramah qu'après le sac de Jérusalem par Nabuchodonosor on groupait les prisonniers qu'il fallait diriger sur Babylone. Nabuzardan ayant trouvé le prophète Jérémie parmi eux, le renvoya libre et comblé de présents.

A deux heures nous sommes à El-Bireh, l'ancienne Beeroth (*les Puits*), ainsi nommée en raison de l'abondance de ses sources. De tout temps les caravanes ont aimé à faire halte ici, et par une hypothèse assez naturelle on en a conclu, au moyen âge, que Beeroth était le lieu où Marie et Joseph, revenant de Jérusalem après les fêtes pascales, avaient constaté l'absence de l'enfant Jésus. Au point de vue biblique, cette tradition rencontre une difficulté : c'est que les caravanes galiléennes suivaient plus souvent le chemin de la Pérée que celui de la Samarie. On sait les haines farouches qui divisaient

¹ I Rois, xix, 18 et suiv.

alors Juifs et Samaritains. Se hasarder à suivre cette route était, surtout pour une caravane religieuse, s'exposer aux plus graves dangers.

Nous nous arrêtons au bas du village, dont les maisons petites et misérables couvrent le versant de la colline. Une belle église en ruines les domine. C'est à côté de la fontaine que nous faisons halte. Elle coule abondamment, et des laveuses y sont installées. Ses eaux, amenées de loin, s'accumulent dans un bassin que couvre un sanctuaire musulman. La maison de l'eau et la maison de la prière sont deux trésors que l'Arabe ne sépare jamais. Pour lui les vrais bienfaiteurs des peuples sont ceux qui ont construit des mosquées et des fontaines.

Tandis qu'on étend par terre un tapis en guise de table, nous donnons un coup d'œil à deux antiques piscines qui recevaient jadis les eaux de la fontaine. Elles sont à moitié détruites et envahies par les décombres. Les pierres en étaient régulièrement taillées. Aujourd'hui les eaux se perdent dans un marécage où grouillent quelques enfants poursuivant des libellules azurées sur des renoncules blanches, jaunes et rouges. Sitôt qu'ils nous aperçoivent, encouragés sans doute par les laveuses, ils nous entourent et se disposent à ne plus nous lâcher sans avoir leur baghchich. Des Arabes s'approchent aussi, et nous prenons notre repas au milieu de cette couronne de curieux. Ils nous serrent d'assez près pour pouvoir se mirer dans nos assiettes, si nous en avons.

Chaque os que l'on jette est vivement disputé, ramassé et dévoré. Que tout cela est étrange, dans un pays où le moindre travail ferait régner l'abondance! En souvenir de l'enfant Jésus, dont, selon la tradition pieuse, l'absence fut remarquée ici même où ces mauvais gamins nous font trop sentir leur présence, nous organisons une distribution de vivres, viande, pain et oranges. Il en faut peu pour mettre ces gens-là en fête. Toutefois, même contents, ils n'ont pas l'air aimable. Les laveuses semblent se livrer à d'assez grossières plaisanteries. Les hommes disputent aux enfants le petit régal que nous leur avons assuré. D'ici étaient Baana et Réchab, ces deux brigands qui tuèrent Isboseth durant son sommeil, et dont David fit couper les mains pour les suspendre à la piscine d'Hébron.

Tandis que nos moukres achèvent de « manger du pain », selon leur expression plus biblique qu'ils ne supposent, nous allons visiter les magnifiques restes d'un vieux khan, peut-être l'ancien hôpital des Templiers qui ont habité ici, et les ruines de l'église gothique, analogue de proportions, mais non de style, à celle que mettent à jour nos bons PP. Dominicains de Jérusalem. Du khan il demeure de belles voûtes ouvertes à leur partie supérieure comme des citernes et soutenues par des piliers qui rappellent ceux des écuries de Salomon. De l'église trois murs et l'abside sont en partie debout. L'intérieur est semé d'orge fort bien venue. Des figuiers et des grenadiers y croissent çà et là.

Nos gens et nos bêtes viennent bientôt nous rejoindre au haut de la colline. Après les vives algarades de la matinée, et fixé que je suis sur l'excellence de la locomotion en palanquin, je m'endors, bien que la descente et le chemin, — toujours l'ancienne voie romaine, — offrent des passages difficiles. C'est au bruit de chants joyeux et du zalâghit que je me réveille. A notre gauche, sur la crête des collines, une procession de jeunes femmes va au village voisin prendre une fiancée. Celle-ci, les cheveux tressés, les vêtements arrosés de parfums, la tête et les bras ornés de tous les bijoux qu'elle possède, attend dans sa famille leur agréable visite. Ce soir on l'emmènera couverte d'un grand voile blanc qui doit l'envelopper de pied en cap, au risque de gêner sa marche, jusqu'au lieu où se conclura le mariage. Là le cheïk pressera l'un contre l'autre les pouces des deux fiancés. Le jeune homme constituera le douaire de son épouse d'après le cas qu'il fait de sa force physique; car, parmi les femmes du peuple, la puissance du muscle est ce que l'on apprécie le plus. Le cheïk écrira les conventions réciproques, et tout sera dit. Les réjouissances dureront plusieurs jours. Combien de temps durera l'union? Autant qu'il plaira au mari, qui garde toujours le droit de répudier son épouse en lui remettant la dot officiellement promise.

Tandis que j'observe sur ma tête le joyeux défilé, une gazelle se lève à mes pieds. Je jette vers M. Vigouroux un cri de joie qui me vaut presque

une culbute, car le cheval de notre drogman prend peur et se rue sur les mulets de mon palanquin. La gracieuse bête s'éloigne par petits bonds, broutant les fleurs qui sont sur sa route. La poésie biblique permettrait un rapprochement entre elle et la fiancée qu'on va chercher là-haut; mais de nombreuses grottes, creusées dans les rochers que nous longeons, me ramènent à de plus graves pensées. Les contrastes sont de règle dans la vie humaine. Ces chambres sépulcrales paraissent, pour la plupart, remplies de cadavres, car elles sont fermées par des blocs énormes. D'autres servent d'étable aux troupeaux ou d'abri aux voyageurs. Dans l'une d'elles, près de la route, on pouvait, il n'y a pas longtemps encore, se désaltérer à une source excellente. Aujourd'hui on n'y pénètre que difficilement à travers les hautes herbes. Deux pilastres taillés dans le roc soutiennent toujours la voûte, mais l'eau n'y coule plus. Le conduit s'est obstrué peu à peu sans que nul ait songé à le déboucher. La belle source filtre à travers les rochers supérieurs et ne porte profit à personne.

Un peu plus loin d'autres eaux se perdent encore au versant de la montagne, qui semble taillée à pic. C'est la fontaine d'Aïn-el-Akabèh. Encore dix minutes et nous voici à Beitin, l'antique Béthel.

Saint Jérôme, confirmant le témoignage d'Eusèbe, nous dit que cette ville était à douze milles de Jérusalem, à droite de la route qui va à Na-

plouse¹. Elle est bâtie sur une colline rocheuse contournée par deux vallées qui s'unissent à ses pieds. Quelques rares amandiers se montrent encore çà et là, pour légitimer à nos yeux l'antique nom de *Louza* qu'elle portait au temps où Abraham y campa avec ses troupeaux. Pas un seul chêne qui nous rappelle celui des pleurs *Alon-Backouth*, au pied duquel fut ensevelie Débora, la nourrice de Rebecca².

A travers des murs de pierres séparant quelques misérables champs où, dans une terre rouge couverte de cailloux, poussent fort maigrès l'orge et le blé, nous atteignons le triste village. Les maisons, construites avec des pierres frustes auxquelles s'en mêlent d'autres marquées au cachet d'un travail très soigné et d'une visible antiquité, sont à moitié enfouies dans la terre. On y descend d'ordinaire par un escalier qui est leur seule ouverture.

Nous gravissons d'abord la hauteur jusqu'à la tour en ruines qui domine tout le reste. Seules ses assises paraissent anciennes. La vue s'étend jusque vers la mer Morte. Mais est-ce d'ici que Loth jeta son coup d'œil pour choisir le pays où il conduirait ses troupeaux? Ce n'est pas sûr. L'Écriture³ dit qu'alors Abraham campait sur la montagne à l'orient de Béthel et à l'occident de Haï. S'il eût campé ici même, nous devrions chercher le site de Louza

¹ *Onomasticon*, au mot Béthel.

² Genèse, xxxv, 8.

³ Genèse, xii, 8, et xiii, 4.